



Fernand Dumont

# *La Région du cœur*



*récits*

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et [Cairn.info](http://Cairn.info), qui ont réalisé le présent volume.

[www.espacenord.com](http://www.espacenord.com)



F É D É R A T I O N  
WALLONIE-BRUXELLES

© 2015 Communauté française de Belgique pour la présente édition

ISBN : 978-2-87568-119-5

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.  
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Fernand Dumont

# **La région du cœur**

## **et autres textes**

*Postface de Daniel Blampain*



# LA RÉGION DU CŒUR

## LA RÉGION DU CŒUR

Je venais de tenter une de mes dernières chances poétiques : il s'agissait de la rencontre fortuite – et pourtant certaine – d'une femme que je n'avais pas encore vue, mais dont le parfum s'amoncelait à l'horizon comme une nuée d'orage.

C'était, dans le dédale infini des possibilités, une conjoncture semblable à celle qui se présente dans certains jeux de hasard dont il est impossible de refaire le circuit tant il est vrai que la plupart des circonstances ne se représentent jamais.

Un matin, l'aube que je n'avais plus vue depuis longtemps (car le sommeil me prenait tout entier dans l'espoir de déchiffrer le message confus des rêves et d'y découvrir les signes qui auraient pu me mettre sur la piste des événements à la fin desquels devait se produire la rencontre inespérée), l'aube entra silencieusement dans ma chambre et vint doucement m'éveiller en appuyant faiblement ses fragiles pinceaux de lumière bleue sur mes paupières fatiguées. Lorsque j'ouvris les yeux, je pus voir qu'elle était encore drapée dans un somptueux manteau de brume. Elle prononça quelques paroles que je compris mal mais dont je pus déduire qu'il s'agissait de partir sans perdre une minute, puis elle disparut pour faire place à une de ces inoubliables matinées d'avril qui semblent infliger aux misères du monde le démenti le plus formel.

Sans aucune hésitation, je décidai de gagner le jour même ce pays de forêts plus vieilles que la mémoire où j'avais jadis passé plusieurs vacances. J'y arrivai dès la soirée et, le lendemain matin, je me dirigeai vers une vallée tout à fait perdue dont je me souvenais particulièrement car il m'avait toujours semblé qu'au delà de cette haute côte boisée que je n'avais jamais franchie,

devait s'étendre une région où le hasard et l'illusion se rencontraient à chaque pas. Le cœur battant, je la gravis avec lenteur et déjà je m'apprêtais à me retourner pour contempler de toute sa hauteur ce paysage qui devait être le même depuis des siècles lorsque j'eus l'attention attirée par le fait qu'au delà des branches encore nues s'étendait une grande clairière car elles se profilaient sur un ciel sans nuages. Quelques mètres me séparaient encore du sommet de la côte. Bien qu'à bout de souffle, je les franchis en courant, mais je ne pus retenir un cri : à plus de mille mètres au-dessous de moi, c'était la mer. A gauche et à droite, de hautes montagnes boisées formaient un immense golfe en forme de fer à cheval dont les extrémités se perdaient dans la brume et à mes pieds, sur une toute petite île, s'élevait un château.

Autour de moi régnait le plus complet silence. L'air ne ressemblait pas à celui que nous respirons ici. Il était infiniment plus léger, plus transparent, et tout ce que je voyais semblait baigner dans une atmosphère si peu réelle que je me demandais avec une certaine inquiétude si je n'étais pas le jouet d'une illusion.

Poussé par une irrésistible curiosité, je descendis la montagne. Les sentiments les plus contradictoires se bousculaient autour de moi, mais je ne perdis pas une minute et par des sentiers en corniche à peine tracés, j'arrivai bientôt au niveau de la mer où le château m'apparut derrière les arbres. Je m'avançai jusqu'au rivage désert pour l'examiner. Sa masse de pierres grises baignait dans la mer, dans la lumière et le silence. Je me perdais en hypothèses lorsqu'une petite embarcation que je n'avais pas vue quitta le château, fendit les eaux calmes et se dirigea vers moi. Le rameur me fit signe d'y monter et, sous la poterne, je fus accueilli par un homme qui, selon toute apparence, devait être le seigneur

lui-même. Chose étrange, je comprenais parfaitement ses paroles et alors que je m'attendais à lui répondre en balbutiant avec l'intention de m'excuser de mon ignorance, je constatai que je pouvais parler sa langue avec la plus extrême facilité. J'eus la présence d'esprit de lui raconter que je m'étais égaré dans la région et que je me permettais de lui demander asile. Je mis toute mon habileté à le laisser parler de manière à deviner dans ses discours à qui j'avais affaire et à ne pas éveiller sa méfiance par des questions qui lui auraient fait comprendre que j'étais en train de vivre une aventure inouïe.

C'était un personnage d'une quarantaine d'années, très grand et très beau. Ses regards et ses paroles dénotaient une intelligence remarquable et je compris bientôt que j'étais en présence d'un homme qui devait avoir des connaissances très étendues sur des problèmes que j'avais en vain tenté d'élucider jusqu'alors.

Il pria ses valets de me conduire dans un des appartements destinés aux voyageurs. En traversant un dédale de corridors et d'escaliers, je pus constater que je me trouvais dans un château qui, d'après certains détails d'architecture, devait dater du quatorzième siècle mais qui ne donnait pourtant pas cette impression de mélancolie qui émane toujours des bâtiments de cette époque. Je ne savais que croire et, tout en m'habillant, je me livrais aux plus folles suppositions.

L'essentiel était de ne rien révéler et, quoi qu'il advint, de ne pas perdre contenance.

Lorsque j'arrivai dans la grande salle, je me trouvai en présence d'une foule de personnages qu'un sentiment d'intimidation bien compréhensible m'empêcha de dévisager comme je l'aurais désiré. Le seigneur s'avança vers moi et me fit faire le tour de l'assemblée en me présentant à chacun sous le

nom que j'avais inventé à brûle- pourpoint lors de mon arrivée. Il y avait là une cinquantaine d'hommes et de femmes plus étrangement beaux les uns que les autres. C'étaient des êtres raffinés qui, je l'appris par la suite, se livraient en commun à de singuliers travaux dont j'aurai l'occasion de parler tout à l'heure.

Déjà des conversations s'engageaient çà et là et je m'efforçais de cacher le mieux possible mon étonnement et mon ignorance que seul mon jeune âge pouvait excuser à leurs yeux, lorsque je vis avec stupeur entrer dans la salle une femme splendide que je reconnus aussitôt. Il n'y avait pas d'erreur possible, c'était bien celle que je devais rencontrer, celle-là même que je cherchais depuis longtemps. J'étais si bouleversé que je ne pus trouver un seul mot lorsqu'elle me fut présentée par le seigneur – son père – sous le nom de Nébuleuse. Je l'étais d'autant plus qu'elle dissimulait mal une grande émotion, qu'elle me regardait, comme je la regardais moi-même, de tous ses yeux, qu'il y avait dans ses regards cette lumière sombre qui en émane seulement lorsqu'on est foruitement mis en présence d'un être dont on mesure d'emblée l'irremplaçable nécessité.

Par hasard ou à dessein, son père s'éloigna et nous pûmes nous diriger vers une des fenêtres qui s'ouvraient sur la mer et nous asseoir sur un banc de pierre pratiqué dans l'embrasure. Je ne trouvais toujours pas de mots pour rompre le silence. Nous regardions au loin tout en nous observant à la dérobée, mais, comme il arrive en pareilles circonstances, nos regards se rencontrèrent et je sentis aussitôt qu'il était inutile de prendre la parole car nous venions ainsi de signer un pacte qui devait nous lier à jamais.

\*  
\*   \*

Il fallut en rester là. Tout le monde se dirigea vers la table où



je fus placé entre deux convives qui m'apprirent que la journée du lendemain serait consacrée à l'étude de certains phénomènes de voyance dont je n'avais aucune idée. Au cours du repas, je pus constater que ma présence n'était pas un objet de curiosité, et déjà je me surprenais à trouver très naturel tout ce qui m'arrivait et à considérer ma vie passée comme un souvenir lointain sans importance, tant il est vrai que l'on s'habitue vite aux événements qui nous tiennent particulièrement à cœur.

Dans la soirée, des groupes se formèrent et je me retrouvai avec le seigneur et sa fille. La conversation roula sur les sujets les plus divers et je parvins à éviter soigneusement de leur révéler qui j'étais en réalité. La chose était du reste aisée car il me suffisait d'écouter une sorte de voix intérieure qui me dictait au fur et à mesure les explications que j'étais amené à fournir sur mes origines et ma venue. Aux signes presque imperceptibles que me fit Nébuleuse, je compris aussi que je ne devais pas faire la moindre allusion au pacte secret que nous avions signé dans un seul regard et la soirée s'acheva sans difficultés. Je me retirai d'ailleurs assez tôt, prétextant d'une grande fatigue, et je passai la nuit à me remémorer point par point les événements de la journée et à me demander comment je parviendrais à me retrouver seul avec cette femme qui était désormais pour moi ce qu'il pouvait y avoir de plus passionnant au monde. J'allais m'endormir exténué, lorsque l'aube entra de nouveau dans ma chambre et, me trouvant encore éveillé, eut cette fois le temps de me faire part de sa joie de me retrouver ici et de me dire à mots couverts que j'étais sur le point d'obtenir ce que je désirais. J'eus à peine le temps de m'assoupir. Déjà des bruits divers me rappelaient à la réalité.

\*

\* \*

La journée fut consacrée à des expériences de voyance

collective.

De la plate-forme du donjon où nous étions tous rassemblés, nous regardions la mer. Il n'y eut bientôt plus la moindre ride, le plus léger frisson, puis, quand elle fut aussi unie que l'appui de marbre où nous étions accoudés, elle devint lentement, très lentement transparente, si bien qu'après un certain temps, les bancs de sable et de rochers qui s'étendaient à l'abri de ses profondeurs devinrent aussi nettement visibles que si toute la mer s'était retirée. Alors, un être de haute taille, que nous avions d'abord pris pour un rocher plus haut que les autres, se mit en marche. Il se baissait à tout moment pour ramasser des débris que nous distinguions mal à raison de la distance et il les empilait au centre d'une grande surface de sable fin. Puis il y mit le feu et continua ses allées et venues comme s'il avait eu pour mission de débarrasser le sol des innombrables débris qui le jonchaient. En regardant très attentivement, nous reconnûmes que ces débris n'étaient autres que les illusions perdues qui s'étaient échouées au fond du golfe comme de vulgaires épaves.

A un certain moment, il s'approcha d'une grande galère à demi enfoncée dans le sable avec son double rang de rames, et lorsqu'il se pencha vers elle, il s'aperçut qu'elle était en réalité une cathédrale vermoulue. D'un geste il en brisa les arc-boutants. Aussitôt, des cris s'élevèrent de l'intérieur et des centaines d'hommes en sortirent et dansèrent tout autour en se tenant par la main comme s'ils avaient ainsi voulu manifester leur joie d'avoir été délivrés.

Cependant, le feu des illusions achevait de se consumer. Le géant en rapporta quelques brandons et les jeta sur le bâtiment d'où s'échappa bientôt un épais nuage de fumée.

Alors, le nuage monta du fond de la mer pendant que celle-ci perdait lentement sa transparence de telle sorte qu'il paraissait

flotter sur elle, mais en même temps, par un phénomène analogue à celui qui se produit lorsqu'on met au point une projection lumineuse qui se présente tout d'abord comme une image brouillée dont on ne distingue rien, ce nuage se précisa insensiblement sous nos yeux et lorsque la mer eut repris son aspect normal, le nuage mis au point ne fut plus qu'une grande île heureuse que les courants emportèrent vers le large.

Pendant tout ce temps, j'avais profité de l'inattention générale pour entretenir avec Nébuleuse une longue conversation à voix basse.

La nuit, grâce aux indications qu'elle m'avait données, je parvins à retrouver sa chambre.

C'était une chambre entièrement tapissée d'ombre. Elle était ainsi de dimensions infiniment variables suivant l'intensité de la lumière. Lorsque seule une minuscule veilleuse éclairait nos amours, c'était une toute petite chambre circulaire qui traversait silencieusement les nuits bourdonnantes d'étoiles.

C'est dans cette chambre que j'ai vécu les plus inimaginables nuits de ma jeunesse. Nébuleuse était plus belle que l'arrivée de la lumière, plus étrange que le jamais vu, elle était née du sillage laissé par une chevelure de comète dans un brouillard polaire. Elle n'était jamais semblable à elle-même si bien qu'il était impossible d'atteindre avec elle cette morne région des lassitudes. Nous pouvions nous aimer indéfiniment, et chaque fois que je la prenais dans mes bras, les questions les plus compliquées devenaient évidentes.

Le jour, je retrouvais ces extraordinaires personnages qui étaient tous passés maîtres dans l'art de réaliser leur pensée. Alors qu'ici les plus habiles parviennent à grand peine à communiquer entre eux par le truchement d'un langage toujours imparfait, ce qui, naturellement, donne continuellement lieu à des

méprises de tout genre, les habitants du château avaient depuis longtemps appris à rendre immédiatement visible pour tout le monde la réalité intérieure de leur esprit.

Il m'est, comme on pense, quelque peu malaisé de m'expliquer clairement à ce sujet puisque, pour le faire, je suis obligé de recourir au langage lui-même, mais je crois néanmoins être en mesure de donner une très faible idée des procédés de communication dont on disposait au château.

Tout me porte à croire qu'ils n'étaient en somme que l'amplification démesurée de la démarche des poètes qui, on le sait, consiste à faire image. Mais si les images des poètes restent des images verbales, les images dont on disposait au château prenaient corps pour les autres exactement comme les images du rêve prennent corps pour le dormeur. Elles se confondaient à tel point avec la réalité que, par exemple, lorsqu'un personnage du château communiquait une histoire comme celle que je raconte en ce moment, ceux qui se trouvaient sous son empire avaient l'illusion parfaite de la vivre à leur tour. Ils voyaient, ils entendaient, ils touchaient, ils sentaient, ils avaient faim et soif, et ils aimaient et ils VIVAIENT.

On comprendra dès lors que, dans de telles conditions, les chances d'erreur d'interprétation étaient réduites à néant et que les démarches de la connaissance pouvaient être collectivement poussées jusqu'aux plus lointaines limites.

\*

\*   \*

Le temps s'écoulait ainsi, partagé entre l'amour et les prodiges.

Déjà l'automne allongeait l'ombre des montagnes sur le golfe.

Personne ne semblait se douter de nos rendez-vous dans la petite chambre d'ombre et la vie semblait être une chose infinie

lorsqu'au cours d'une nuit voisine de l'équinoxe, je ne résistai pas – je me demande encore pourquoi – au désir d'avouer à Nébuleuse qui j'étais et de lui raconter en détail toute mon aventure. Elle m'écoutait avec une grande tristesse, et quand j'eus achevé, elle me remit une petite lime en me suppliant de la garder soigneusement et de ne la montrer à personne au monde. Nous nous séparâmes avec l'impression qu'il y avait quelque chose de changé.

Le lendemain, le seigneur me demanda si je ne désirais pas visiter le château. Je n'y avais, à vrai dire, jamais songé, et, plus par politesse que par envie, j'acceptai. Il me conduisit partout en me montrant avec quelle admirable minutie les moindres détails du bâtiment avaient été conçus de manière à donner le maximum de confort et de sécurité. Rien, ici, ne peut donner la plus faible idée d'une adaptation aussi ingénieuse aux nécessités de la vie.

Il me montra des chambres entièrement tapissées de rêves où l'on pouvait, si l'on n'y prenait garde, mourir sans s'en apercevoir, et jusqu'à la chambre d'ombre qui, le jour, était démesurée, méconnaissable. Je le suivis dans les souterrains. Il ouvrit une lourde dalle de pierre qui se manœuvrait avec facilité grâce à un curieux système de contrepoids et il me pria de descendre avec lui dans une salle dont le sol était jonché de superbes poissons. Comme je m'exclamais, il m'expliqua que cette chambre était construite de telle manière qu'à marée basse elle était construite de telle manière qu'à marée haute la mer y entraient entièrement. Les poissons, attirés par des appâts fixés au murs, entraient dans la chambre par une haute fenêtre, s'y attardaient et ne pouvaient plus en sortir dès que le niveau n'atteignait plus le seuil de la fenêtre. A ras du sol, contre le mur, de place en place, on avait pratiqué d'étroits pertuis. Des valets vinrent bientôt ramasser le produit de la marée précédente et

poser les nouveaux appâts. Tout en parlant, le seigneur les suivit et lorsque je voulus le suivre à mon tour, la trappe se referma brusquement devant moi.

Je crus d'abord qu'il s'agissait d'une fausse manœuvre ou d'une mauvaise plaisanterie, car rien ne me permettait de supposer qu'il en fût autrement, et je fis lentement le tour de cette chambre encore mouillée qui ne prenait jour, je l'ai dit, que par une fenêtre, munie de solides barreaux, dont le seuil venait à hauteur de mes épaules. Au dehors, la plage s'étalait au soleil, si lumineuse que je pouvais à peine la regarder.

J'attendis ainsi tout un temps, persuadé que d'une minute à l'autre la trappe s'ouvrirait.

A la fin, je perdis patience et j'appelai.

J'écoutai longtemps, mais je n'entendis que le murmure des vagues. Dans quelques instants, la mer allait monter. J'appelai de nouveau, criai de toutes mes forces. Déjà la mer entrait sournoisement par les pertuis.

Je me réfugiai sur l'escalier, refuge provisoire car j'allais être lentement noyé dans cette cave sans issue.

Soudain, je me rappelai le don de Nébuleuse : la petite lime. Dans mon désarroi, je n'y pensais plus. Il n'y avait pas une minute à perdre : déjà la mer atteignait le seuil de la fenêtre. Heureusement, la nuit tombait.

Je me précipitai comme un fou sur les barreaux et je parvins, je me demande encore par quel miracle, à limer le plus faible assez rapidement. Je calculai qu'il ferait tout à fait noir lorsque la mer atteindrait le sommet de la fenêtre.

Cramponné aux barreaux, j'attendis l'extrême limite, partagé entre la terreur de voir s'ouvrir la trappe et la crainte d'être aperçu du château si je sortais avant l'obscurité complète.

A la fin, je me décidai à sortir. Raidi par le froid, j'avais toutes

les peines du monde à nager. Je fis le tour du château le plus silencieusement possible en frôlant les murailles et j'atteignis enfin l'endroit où j'avais vu, le jour de mon arrivée, se détacher une barque. Elle y était encore. Avec la lime que j'avais gardée à tout hasard, je rompis l'amarre et m'éloignai à force de rames vers le large. Il fallait l'énergie du désespoir pour ne pas abandonner, mais j'étais encore sous le coup d'une telle épouvante que je parvins à mettre entre le château et moi une distance suffisante pour me croire sauvé.

A la fin, j'abandonnai la partie et je m'endormis.

Je fus réveillé par un léger choc : c'était l'aube qui venait de sauter sur ma barque et qui venait m'ouvrir les yeux pour me permettre de voir à travers ses vêtements de brume les hauts bâtiments d'une plage connue. Elle me tint compagnie jusqu'au rivage et je pus observer qu'elle avait considérablement vieilli. Elle disparut au moment même où j'abordais. La digue était encore déserte. J'étais en haillons et je n'avais pas d'argent.

J'entrai dans le premier hôtel venu où j'expliquai rapidement que je venais d'échapper à un naufrage. Je declinai mon identité et je téléphonai chez moi. Je crus être de nouveau le jouet des prodiges lorsque j'entendis la voix de Nébuleuse elle-même. Elle s'excusa de la surprise, me dit qu'elle m'attendait avec impatience et me confia simplement qu'elle s'habituaient mal à l'air pesant de notre époque. Je la priai d'envoyer le mandat télégraphique nécessaire pour acheter des vêtements présentables, payer l'hôtel et le train et je l'assurai que je serais près d'elle le soir même. J'étais fou de joie.

A la police appelée par l'hôtelier, je racontai en riant que je venais de X... où j'étais en séjour, que j'étais parti la veille en canot dans l'intention de faire une courte promenade et que

j'avais été emporté par un courant sournois.

L'après-midi, un train rapide me rendit à ma ville. Pendant le trajet, ma joie était un peu retombée, comme certaines fleurs fatiguées par une journée de trop grand soleil, néanmoins, je courus d'un trait de la gare à la maison.

Une servante inconnue m'ouvrit la porte. En trois bonds, je montai dans ma chambre.

Elle était déserte.

Sur la table, au bas d'une grande feuille blanche, une petite signature achevait de mourir.

J'eus à peine le temps de la déchiffrer. Elle s'effaça sous mes regards impuissants, et je vis lentement apparaître sur la feuille, comme sur une épreuve plongée dans le révélateur, le portrait de celle que j'avais perdue.

Il a ce teint pâli de certaines légendes immémoriales. Tout son visage exprime une irrémédiable mélancolie et dans ses yeux brûle encore le reflet du feu des illusions perdues.

Il me suffit de les regarder pour être tout à fait sûr de certaines choses.

Sa main droite est posée sur la région du cœur, et sa main gauche, l'index tendu, désigne un point secret à la recherche duquel j'ai juré de consacrer ma vie.

29-30 Août 1934



## L'INFLUENCE DU SOLEIL

On raconte depuis peu l'histoire étonnante d'un couple qui décida de vivre sans tenir le moindre compte de ce qui pouvait se passer, se penser et se dire dans la ville où le hasard les avait réunis malgré l'opposition la plus formelle de leurs parents. Ils devaient avoir, à ce qu'on assure, partie liée avec le soleil car il était impossible de les rencontrer en toute saison sans voir sur leurs visages, leurs mains et leurs cheveux, cette lumière particulière qui ne s'y trouve généralement qu'au retour des vacances.

Certains, qui avaient eu l'extraordinaire privilège de pénétrer dans leur maison sous un prétexte ou sous un autre, affirmaient qu'elle était remplie et même encombrée d'objets brillants de forme étrange dont ils n'avaient pu découvrir l'usage et la nécessité. D'autres prétendaient que certaines pièces de l'étage (où ils n'avaient pas eu l'occasion de pénétrer, mais dans lesquelles ils avaient pu, à la dérobée, jeter un coup d'œil furtif, à la faveur d'une porte entre-bâillée par mégarde) présentaient un spectacle dont on ne pouvait se faire aucune idée, tant elles étaient disposées de façon singulière, tant elles étaient décorées de peintures murales inexplicablement phosphorescentes, tant elles avaient un aspect si insolite et si nouveau que vraiment il fallait renoncer à les décrire.

On les interrogea néanmoins minutieusement, mais, comme il fallait s'y attendre, leurs explications contradictoires et confuses, loin de calmer la curiosité, l'agacèrent au point que bientôt, dans toute la ville, on ne parla plus d'autre chose. Les plus curieux, ceux-là mêmes qui, pour des raisons personnelles inavouables, avaient toujours défendu le principe de l'inviolabilité du

domicile, allaient jusqu'à préconiser le recours avec pires prétextes pour en finir avec cette agaçante énigme.

Rien n'y fit.

Les faux mendiants, les placiers obséquieux, les huissiers imaginaires se heurtèrent au refus poli mais formel d'une porte obstinément fermée, il fallut donc se rendre à l'évidence et s'incliner, bon gré mal gré, mais avec cette confiance inavouée que l'on persiste à placer dans l'issue des événements, avec cet espoir secret qu'ils finiront bien un jour par prendre une tournure favorable ; mais les jours s'écoulèrent l'un après l'autre sans apporter la plus petite réponse à jeter en pâture à cette immense curiosité collective et rien, en vérité, n'était plus irritant que de se trouver partout en présence de ce couple, de se dire qu'il suffirait de l'interroger pour en avoir le cœur net et de se borner à se le dire et à se le répéter car personne ne se serait risqué à le faire tant il présentait au plus haut degré cette attitude composée de froideur, d'indifférence et de dédain qui décourage instantanément les plus décidés.

Alors, on essaya de ne plus y penser, de se dire que l'on avait été le jouet d'une illusion ou que l'on avait été victime d'une mauvaise plaisanterie, qu'après tout ces gens étaient comme les autres et qu'il fallait être bien crédule pour prêter une oreille attentive à de tels racontars, mais on eut beau faire et beau dire, on eut beau crier à la mystification, parler d'autre chose, ouvrir un journal ou faire une promenade, on s'aperçut avec une certaine stupeur qu'il était impossible de ne plus y penser.

On était sur le point de saisir les autorités lorsqu'un jour, comme s'il avait deviné qu'il importait de prendre attitude, le couple évolua parmi la foule en laissant flotter après lui comme une longue écharpe un sillage dans lequel tous ceux qui passaient ne pouvaient s'empêcher de penser au silence, à peine interrompu

par le cri lointain du premier coq, d'une aube d'avril dans un verger plein de rosée.

La nouvelle se répandit comme une traînée de poudre et souleva, comme on imagine, les commentaires les plus variés. Tandis que les uns prétendaient qu'il s'agissait de la production purement chimique d'un parfum à la distillation duquel les objets brillants entrevus dans la maison secrète ne devaient pas être étrangers, les autres, s'appuyant sur de vagues considérations d'ordre psychique, donnaient libre cours à l'exercice de leur pensée confusionnelle en déduisant avec une grossière apparence de vérité que l'on se trouvait en présence d'une manifestation d'ordre immatériel qui devait être rattachée au phénomène bien connu de la transmission de la pensée et la plupart, avec leur mesquinerie habituelle, s'obstinaient à placer toute l'importance de la question dans le misérable point de savoir si le phénomène était matériel ou non, à centrer tous leurs espoirs dans la mise au point de cette vétille, incapables qu'ils étaient de se rendre compte un seul instant de l'accablante signification de cette chose qui ne s'était encore jamais produite.

S'il fut rapidement acquis par de multiples témoignages que l'on avait affaire à un phénomène perceptible pour tout le monde, personne ne se révéla capable d'en expliquer l'origine et la nature.

Les dépositions ne livraient pas l'élément décisif. La plupart trahissaient une indigence presque totale des moyens d'investigation, mais elles permirent néanmoins d'établir que le phénomène, fluide ou parfum, agissait de la même façon sur tout le monde. Nul ne parla d'un crépuscule, d'un bois de sapins, d'une cour de ferme ou d'un brouillard de septembre. La concordance était surprenante. On avait beau se trouver au cœur de l'hiver, au milieu de la foule, dans le vacarme d'un carrefour

paraphé d'aiguillages, on avait beau poursuivre les préoccupations les plus absorbantes, les conversations les plus animées, les femmes les plus secrètes, il suffisait de traverser le sillage du couple comme la terre traverse le cône d'ombre d'une éclipse, pour se trouver en présence de cette rêverie envahissante comme le liseron.

Les autorités restaient désarmées car, même en y apportant cette insigne mauvaise foi dont elles ne manquent jamais de faire preuve à l'égard de tout ce qui, d'une manière quelconque, peut faire mine de troubler l'ordre établi, il était encore pratiquement impossible de donner aux agissements du couple l'interprétation délictueuse qui aurait pu justifier les mesures inquisitoriales impatiemment réclamées.

Cependant, plus scandaleusement beau qu'un attentat à la pudeur, plus provocant qu'un éclat de rire dans une église illuminée, plus indifférent que la trajectoire d'un cyclone, le couple évoluait en ville en laissant flotter après lui cette atmosphère inoubliable qui correspond exactement, je l'ai dit, au silence – à peine interrompu par le cri lointain du premier coq – de l'aube d'une très belle journée d'avril dans un verger plein de rosée. Alors, on décida de faire appel à des spécialistes et l'on fut très étonné de constater qu'il n'en existait pas un seul au monde. A force d'insistance, quelques psychiatres intrigués firent savoir qu'ils tiendraient d'urgence dans la ville un congrès extraordinaire aux fins d'examiner la question, mais, le matin même de leur arrivée, un brouillard opaque descendit soudainement sur la ville.

Comme il était de saison, tout le monde pensa qu'il s'agissait d'une simple coïncidence, sans doute assez fâcheuse, mais d'une simple coïncidence, oui, d'un pur hasard en somme...

Les savants débarquèrent dans un brouillard si dense que l'on